

Ce journal paraît tous les vendredis de l'année universitaire (de novembre à mai) — les vacances exceptées.

# L'ÉTUDIANT

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION LAVAL.

Rédigé en collaboration Universitaire

**ABONNEMENT :**  
Canada et Etats-Unis, . . . 1 piastre  
Etranger, . . . 7 fr. 50  
Il est strictement payable à l'avance.

## La Renaissance allemande

### ALBERT DÜRER

Conférence de M. J.-B. Lagacé

Ce n'est pas médire des primitifs si touchants de foi naïve, ni décrier leurs oeuvres si débordantes de candeur et d'effusion pieuse que de voir en eux les précurseurs dont la mission historique a été d'ouvrir et de tracer la voie aux grands maîtres qui devaient, dans des oeuvres éternelles, recueillir tout l'acquis du passé et fixer dans une forme parfaite l'âme entière de leur temps et de leur patrie.

Il en avait été ainsi en Grèce, en Italie, en Belgique, en Hollande, et en France.

Le même spectacle nous fut offert en Allemagne. Mais la montée y fut plus difficile et le résultat plus lointain parce que ce pays a été plus lent que les autres à entrer dans le mouvement général de la civilisation.

Alors que, par des poussées successives et des sursauts de dignité révoltée, les autres peuples se libéraient peu à peu de la chaîne pesante de la féodalité, les Germains et les Saxons s'obstinaient dans un régime qui entravait la liberté et qui, au mépris de la justice, imposait le respect de la force. Le château commandait les routes et terrorisait les populations. Dans les villes épiscopales, l'oppression était moins grande, et les esprits plus tournés vers le négoce. Aussi n'est-on pas surpris de voir l'art y prendre naissance et s'y développer plus rapidement. Mais les artistes ne sont pour les petits princes civils ou ecclésiastiques que des décorateurs qu'ils traitent en valets. Au XIII<sup>e</sup> siècle, il y avait, en Allemagne, des colonies "d'ymagiers" qui enrichissaient les belles architectures gothiques de sculptures sur pierre et sur bois. Ces sculpteurs étaient des artisans habiles quoiqu'impuissants à tempérer par un souffle de génie la rudesse de leurs contemporains.

Livrés à eux-mêmes, les peintres s'éternisent dans les procédés de l'enluminure, répétant les thèmes appris.

Les exemples venus des Flandres devaient bientôt arracher les artistes allemands à leurs habitudes surannées et leur révéler les préceptes de l'art vivant.

Cette influence se fait sentir dans les tableaux des vieux Maîtres allemands. Dans ces oeuvres primitives, la gaucherie du dessin et l'insuffisance du modelé nous gâtent le charme du coloris et la fraîcheur de l'inspiration.

Lorsque paraît Stephan Lochner, la composition devient plus ample; les figures dégagent un délicieux parfum de jeunesse et de candeur; la coloration plus brillante est en général crue et lourde. Au lieu des pittoresques paysages qui forment, dans les tableaux des primitifs flamands, comme l'échappée du rêve dans la lumière de la réalité, il emploie des fonds d'or faciles à exécuter. Ceci explique pourquoi la perspective aérienne fut si longue à se développer en Allemagne.

A partir de 1491, on retrace l'influence de l'école flamande dans celles de Souabe et d'Augsbourg, chez Zeitblom et Hans Holbein le vieux. Ce dernier est déjà initié aux découvertes de l'anatomie et de la perspective. La sobre élégance et la largeur d'exécution de ses toiles semblent jeter une passerelle entre la terre-à-terre du XV<sup>e</sup> siècle et les aspirations élevées du XVI<sup>e</sup>. Il ouvre la voie aux conquêtes de la Renaissance en donnant le jour à un fils qui sera la gloire de son école.

De toutes les écoles qui fleurirent, au XV<sup>e</sup> siècle, celle qui exprima le plus complètement l'âme allemande, à la fois douce et fantasque, ce fut celle de la Franconie dont Nuremberg fut le foyer le plus actif. Cet art est avant tout réaliste; il ne se

cantonne pas dans les visions sraphiques, il a le sens de la vie et parcourt toute la gamme des sentiments humains.

Cette école engendra le représentant le mieux équilibré de cette race plus tournée vers les abstractions philosophiques que vers les sensualités de la forme : ALBERT DÜRER.

Par sa haute culture intellectuelle, à la fois flamande et italienne, cet artiste est devenu un intermédiaire entre le Moyen-Âge et les temps modernes. A la lisière du mysticisme expirant et de l'humanisme naissant, il a comme la prescience des hautes destinées auxquelles le mouvement de l'esprit humain va conduire l'art qu'il pratique soit par le pinceau, soit par le burin. Les tourments de sa pensée se sont répercutés chez les artistes modernes; 4 siècles après sa mort, beaucoup plus vivement que chez ses contemporains qui n'admiraient en lui que le peintre et le graveur, sans comprendre le penseur et le poète.

Dürer naquit le 21 mai 1471, à Nuremberg. Son père exerçait le métier d'orfèvre. "Élevé dans la crainte du Seigneur", Albert grandit dans l'atelier paternel, s'initiant aux travaux délicats. Toutefois ses goûts le portent de préférence vers la peinture. Il en fait l'aveu à son père qui, après quelque hésitation, le fait entrer dans l'atelier de Michel Volgemut où il se distingue par son zèle à l'étude.

Les années d'apprentissage terminées, il entreprend son tour d'Allemagne.

Deux mois après son retour à Nuremberg, en 1491, il se marie avec Agnès Frey, qui ne lui donna pas plus d'enfants que de consolations. C'est à partir de ce moment qu'il commença à produire des oeuvres remarquables. Il possède un atelier et de nombreux apprentis. C'est l'époque des grandes peintures, telles que l'"Adoration des Mages", c'est l'époque des incomparables gravures sur bois et sur cuivre.

En 1505, Nuremberg étant décimée par la peste, Dürer se rend à Venise où il fréquente les maîtres vénitiens, Bellini entre autres, et où le Sénat, venu pour admirer son oeuvre "La Fête du Rosaire", lui propose une pension de 200 ducats s'il consent à demeurer en cette ville. Dürer refuse et regagne Nuremberg.

Ce séjour en Italie a exercé sur lui une heureuse influence. Son âme méditative, tournée sur elle-même, s'est dilatée et entrouverte aux caresses du ciel vibrant de lumière, aux charmes d'une société polie et d'un art délicieux.

C'est durant les 5 années qui suivent son retour en Allemagne que Dürer accomplit toute son oeuvre de peintre. Il veut, à l'exemple des maîtres italiens dans la société desquels il a vécu, concentrer tous ses dons de poète et de coloriste en quelques oeuvres définitives, caressant peut-être le secret espoir de jouer, à Nuremberg, le rôle de Bellini, à Venise. Mais les bons bourgeois pratiques qui l'entourent n'ont pas assez d'imagination ni d'enthousiasme pour le soutenir dans sa tentative d'escalader l'idéal. Des oeuvres magnifiques ont été le fruit de ce suprême effort : "Adam et Eve", "Adoration de la Trinité", etc... Il faut aussi mentionner ces estampes célèbres où le meilleur du génie de sa race tient tout entier : "l'enfant prodigue", "le Chevalier, la mort et le diable", "la Mélancolie", etc... Vers 1512, l'empereur Maximilien le charge d'exécuter une immense gravure sur bois en 2 parties dont l'une représente : "L'arc triomphal de l'empereur" qui forme une table de 10 pieds 1/2 de haut par neuf de

(Suite à la dernière page)

## NOVEMBRE

Que d'angoisse, ce soir, le premier de novembre !  
Des cloches font entendre un râle dans la nuit :  
Les feuilles, aux couleurs très pâles de vieil anaire,  
Tomment avec l'envol d'oiseaux blessés, sans bruit...  
Soir de Toussaint. La route est toute détrempeée :  
Il pleut de la douleur dehors, le temps est gris.  
Le vent triste qui va peure une mélodie ;  
Les arbres ont penché leurs bras endoloris.

J'ai voulu vous cueillir, ô fleurs de la jeunesse,  
A l'aroste, jadis voluptueux et fort :  
La ronce a remplacé vos pétales d'ivresse,  
Un automne, vous vous desséchiez dans la mort.

Quand renaît le printemps, rosiers aux roses blanches,  
Vous renaissiez au moins comme par le passé ;  
Mais vous, aruste grêle et dont toutes les branches  
S'éparpillent au bord incertain du fossé,  
Vous ne donnerez plus de sèves qui fécondent,  
Et vous nous rappelez, ce soir, les courts instants  
Que vivent ici-bas les lilacelles blondes :  
Vous n'avez eu pour moi qu'un bref et seul printemps.

Vous avez eu des fleurs pour mes jeunes années,  
Des fleurs d'amour, des fleurs de songes et d'espoir :  
Cependant, lorsqu'un souffle impur vous a fanées,  
Vous avez emporté ma vie au long du soir.

Et vous, morts qui dormez, je vous revois encore,  
Et j'entends sur le sol le doux bruit de vos pas :  
Vous connaissiez les jours, les clartés de l'aurore ;  
Mais le passé lointain ne vous reviendra pas.

Seul, votre souvenir renaît de votre cendre,  
Vous dormez d'un sommeil toujours inapaisé :  
Et dans la nuit où le Destin vous fit descendre,  
Connaissez-vous encor la douceur du baiser ?

Jean CHARBONNEAU.

### LES CAHIERS D'UN MARAUEUR

## Gens qui pleurent et gens qui rient

Il y a des heureux mortels qui voient tout en rose, d'autres au contraire semblent de véritables machines à broyer du noir. Les optimistes, quand on leur demande : "Ça va?", s'écrient joyeusement : "A merveille!" Les pessimistes, de leur côté, murmurent d'un ton lugubre : "Oh! très mal, merci!"

En latin, ça fait optime et pessime. Les façons différentes de répondre à cette banale question résument deux manières d'envisager la vie. Selon qu'on n'y aperçoit que des ombres ou que des rayons, on est du parti de "Jean qui pleure" ou de celui de "Jean qui rit".

Tout homme, ici-bas, fait sa petite compatibilité; il balance ses plaisirs et ses peines. L'opération terminée, il est satisfait du résultat... ou bien il maugrée contre son sort. Il est fort difficile de rester indifférent. A moins d'avoir une tête de bois, on a un air d'enterrement ou un sourire ensoleillé; car, au spectacle de la comédie humaine, il faut choisir entre la gaieté et la tristesse.

Il y a pourtant une autre solution: c'est de hausser dédaigneusement les épaules et de dire : "Ah! néant!", de prononcer avec les nihilistes russes cet intraduisible "nitchévo" qui, d'après le vicomte de Vogüé, "résume, aux heures d'incertitude et de péril, tout le fatalisme de la grande race slave, tout le défi altier qu'elle jette au destin en s'abandonnant à lui".

Le nihilisme est une manière de bouddhisme et Leconte de Lisle nous en a révélé les mystères quand, en ses beaux vers païens, il a chanté les joies divines de l'anéantissement. Comme le nirvana hindou, c'est un découragement, une abdication. Système essentiellement négatif, le nihilisme "ne s'incline devant aucune autorité, n'admet aucun principe comme article de foi, de quelque respect que soit entouré ce principe. (Tourguénief). Bref, le nihiliste considère tout du point de vue critique. C'est là une anarchie intellectuelle, assez inoffensive, aussi longtemps qu'elle se cantonne dans le domaine de l'idée, mais elle

est terrible quand elle en sort pour passer à "la propagande par le fait".

Le nihilisme est un sentiment d'impuissance, de défaite, mais il peut engendrer "la réaction furieuse du vaincu, l'effort aveugle pour détruire cet univers qui l'écrase et le déconcerte". Le nihiliste est alors pire qu'un animal enragé, véritable possédé, pris de la rage d'anéantir, il sème partout la mort et la ruine.

Cette révolte cache pourtant une espérance sous ses malédictions; monsieur de Vogüé la regarde comme le premier symptôme d'une résurrection morale.

Le relèvement social au moyen de la dynamique, c'est peu banal tout de même. C'est un moyen assurément énergique! Heureusement, au Canada, nous n'en sommes pas encore rendus là. Nous sommes tous ou trop doux ou trop lâches pour avoir recours à des remèdes aussi radicaux. D'ailleurs, le besoin ne s'en fait guère sentir. Sans doute, nous ne vivons pas dans le meilleur des mondes; mais enfin, la vie ne nous fait pas peur. Nous avons une rude tâche à accomplir et, Dieu aidant, nous sommes bien décidés à aller jusqu'au bout. Nous laissons donc à d'autres pays le monopole peu enviable du pessimisme et du nihilisme. Nous nous contentons, à l'exemple de nos ancêtres, de croire, d'espérer et d'aimer!

Pierre KEROLE.

## Nos soirées d'opéra

Soirée des E. E. D., et E. E. L., au théâtre "His Majesty", le mercredi, 3 décembre. "Carmen" sera à l'affiche. Ce sera la première représentation de Carmen cette année. Madame Jeanne Gerville-Beache, chantera Carmen. Elle a une fort bonne réputation. On dit que c'est une "Carmen" de tout premier ordre.

On fait autour de son nom beaucoup de réclame.

Le 29 novembre prochain, les étudiants en médecine donneront une magnifique soirée d'opéra

On jouera Thaïs avec une distribution exceptionnelle.



## Voyage à New-York de la Fédération universitaire

31 octobre, 1913. 3 novembre, 1913

Ci-gît, entre ces 2 dates,  
le dernier voyage à l'étranger des étu-  
diants fédérés.

"Il vécut sa vie";  
fut le dernier d'une longue série;  
brava l'antipathie de plusieurs;  
n'eut jamais qu'un regret:  
l'abstention de trop de carabins aux  
plaisirs qu'il multiplia.

R. J. P.

Mon cher rédacteur, tu me demandes un  
compte rendu rigolo?

Lis cette épitaphe : cela apprendra à  
me nommer représentant de l'"Etudiant"  
en telle circonstance, sans me bailler un  
écu.

Paye-moi largement, je te rendrai la  
pareille.

Tu m'ordonnes d'avoir été de ce voyage.  
Eh bien!... j'en fus, mais, en imagination  
seulement; heureusement, j'ai l'habitude de  
ce véhicule; déjà ainsi.

"J'ai fait trois fois le tour du monde  
Et voyager fait mon bonheur".

Comme je voyagerai saoul, ainsi qu'il  
convient à un bon carabin, ivré de tris-  
tesse, puis-je la vitesse grise comme le vin,  
ivre d'espace, saoul-mort d'altitude, car  
mon imagination à moi a toujours battu  
les records de hauteur, cher rédacteur, tu  
me pardonneras les imprécisions de cette  
page.

Passant après mes amis, les joyeux tou-  
ristes d'hier, je retrace facilement leurs  
plaisirs aux semences de bouillons, de  
bouts de cigares et cigarettes, aux cadavres  
des bouteilles, vidées du thé que les  
mamans (oh!) avaient préparé avant le  
départ, qui maintenant jalonnent de Mont-  
réal à Albany la ligne "Hudson and Dela-  
ware". L'écho fredonne encore avec un  
léger accent yankee des bribes de chan-  
sons françaises:

"Et gai, gai, gai, à l'étranger,  
Qu'il fait bon d'aller en voyage;  
Et gai, gai, gai, à l'étranger,  
Oh, qu'il fait bon de voyager!"

Mais, là-bas, Albany s'estompe dans le  
ciel froid et gris du matin d'automne; les  
feux crus des fanats accourent à la queue  
leu-leu et trouvent le jour encore paresseux  
et lent des petites heures.

Un long frisson parcourt l'échine des  
médecins en herbe, le "frisson de la Tous-  
saint", que tous les membres de la profes-  
sion connaissent, auquel pas un ne peut se  
dérober comme à la justice humaine, en  
passant aux Etats.

Aussi, au débarqué, chacun se rend à  
la cathédrale, prier pour les Canadiens  
qu'il a tués ou tuera. Mgr Burke, touché  
de cet acte, veut bien, contrairement à sa  
coutume de ne recevoir aucun corps  
étranger de passage, accueillir, bonjourer,  
bénir les excursionnistes et leur souhai-  
ter bon voyage.

Albany est une drôle de ville comparée  
à Montréal; elle a une bibliothèque, avec  
des livres qu'on peut regarder, emporter  
et même, à ce qu'on dit, lire... Nos bons  
confères sans doute préoccupés de quoi  
peuvent bien être remplies les voûtes de  
l'Hôtel de Ville et celles des banques, n'ont  
porté qu'un intérêt distrait au Capitole.  
"n'y ont osé parler d'oies", comme le dit  
l'"Action", et ont décliné l'invitation du  
gouverneur Glynn.

Ils se sont dispersés, qui dans les théâ-  
tres, qui dans les banlieues ou villes voisines,  
pour ne se réunir que le soir sur le  
pont du "Trajan", qui les transporte à  
New-York, par la rivière Hudson.

— Cher lecteur, as-tu déjà navigué de  
nuit sur l'Hudson?

— Non; ni moi.

— La description peut-elle t'importer?

— Non; ni moi.

J'ai beau faire des efforts, je ne vois que  
l'éclair brutal d'un réflecteur électrique  
fouillant la solitude des ténèbres pour dé-  
couvrir des rives semées d'une myriade  
d'affiches énormes, vantant la vertu d'un  
tonique ou d'une poudre à punaises, dont  
le nom m'échappe; j'aime mieux te mener  
tout de suite en plein New-York, car, j'ai  
trouvé les notes d'un confrère et n'ai plus  
qu'à copier.

Jules Verne a dit des Etats-Unis: "Dans  
ce rare pays, où l'esprit n'est pas à la hau-  
teurs des institutions, tout se fait carré-  
ment; les parcs, les rues, les maisons et  
les bêtises".

Cette parole s'applique bien à New-York  
qui serait une jolie paroisse à découvrir;  
hélas, je n'y suis que pour quelques heures!  
L'architecture est peu artistique, mais  
ne manque pas de grandeur; il y a des  
édifices, de cinquante étages.

Encore plus qu'à Albany on étale les li-  
vres avec un sans-gêne éhonté.

Moi, ce qui m'a le plus intéressé, c'est  
l'Aquarium où, si on ne voit pas de sirènes,  
on peut contempler un poisson à tête de  
cheval; c'est ensuite le jardin zoologique  
où des singes de forte taille "s'amuse-  
ment comme Charlot".

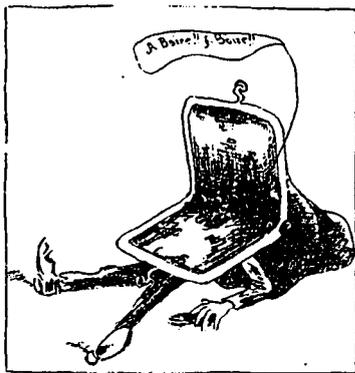
Les autres institutions, bibliothèques,  
musées, etc., pour un citoyen de Montréal,  
ne sont que des confresnes; on m'a mon-  
tré de vieux manuscrits, des statues bri-  
sées, des toiles petites, noires, représen-  
tant des femmes mal ou pas du tout habi-  
llées, craquées (les toiles) de haut en bas;  
on m'a dit que ce vieux ramolli de Pierpont  
avait payé des millions pour ça; à Mont-  
réal, on a un livre imprimé, neuf pour  
trente sous, les Italiens vendent des sta-  
tues encore humides dans les rues, et vous  
pouvez acheter pour un dollar n'importe  
quel portrait de reine couverte des bijoux  
de la couronne.

L'esprit d'économie est nul partout;  
pour dépenser si facilement l'argent, il  
faut que ces citoyens ne soient que des vo-  
leurs; l'un fonde un hôpital, l'autre une  
école, celui-ci un institut, celui-là un mu-  
sée, le conseil de ville lui-même verse plus  
de trois millions aux fonds de secours des  
tuberculeux.

Dieu soit béni, Montréal n'est pas prodi-  
gue à ce point là; on y connaît la valeur  
de l'argent et personne mieux que moi,  
puisque à mon retour demain matin, je suis  
certain de retrouver un cinq sous, mis de  
côté dans un tiroir de bureau, par mesure  
de précaution, afin qu'à mon arrivée je  
puisse au moins souper d'une fève au  
lard".

Ici finissent les notes de mon confrère  
et ma tâche, mon cher directeur; je vous  
dois ce beau voyage, je vous en remercie.

O. CARABANA.



Les Etudiants ont vu, avec plaisir, le  
restaurant de Laval ouvrir ses portes.

Tout est reluisant et propre.

Il est certain que les carabins se ravi-  
llieront désormais chez leur nouvel An-  
phitryon.

Nos collaborateurs voudront bien pren-  
dre avis que les copies doivent être dé-  
posées le mardi, au plus tard, dans la boîte  
aux manuscrits ou envoyées par la poste  
au rédacteur.

**ETUDIANTS,**  
VOULEZ-VOUS VOUS AMUSER ?  
— ALLEZ AU —  
**"LAVAL BILLIARD PARLOR";**  
c'est là que vous rencontrerez vos amis.  
285, RUE SAINTE-CATHERINE EST, 285.

## LE DEVOIR

est le journal préféré des étudiants et de leurs amis, parce qu'il publie  
les meilleurs articles littéraires et politiques, comme aussi toutes les  
nouvelles.

Le DEVOIR peut être lu par tous les membres de votre famille.

## En r'venant de New-York

Non, mais ce qu'il en avait vu des choses  
époilantes, à New-York, le petit étudiant  
qui, il n'y a pas deux mois se balladait fière-  
ment—oui fièrement, son "cours complet"  
ne lui en donnait-il pas le droit?—dans  
l'unique rue de Saint-Curtafond les Bains  
de Siège, d'où il n'était jamais sorti que  
pour aller au séminaire!...

Il avait vu l'Hippodrome, et s'était pro-  
mené sur le pont suspendu de Broklyn;  
muni de sa canne, il avait déambulé tout  
le long de la Cinquième, jouant au mil-  
lionnaire et il avait même, le soir d'avant  
son départ, piqué une tête au café Mou-  
quin où il s'était offert le luxe d'un petit  
dîner fin, en compagnie d'une délicieuse  
bobonne, dont je ne vous dis que ça! Ah!  
la charmante enfant! Vous la voyez d'ici  
avec cette agresse audacieuse sur un bijou  
de chapeau noir qui couvre une tête blan-  
de adorable de beauté coquine. Et quel  
pied, mes amis, quel pied! Une miniature  
de péton. C'est pas ceux-là qu'on met  
dans les plats, se disait notre ami, on se les  
mettait plutôt dans le creux de la main...

Et il se rappelait tout ça, en r'venant de  
New-York, alors qu'il enlevait sa dernière  
chaussette, avant de se jeter dans son lit  
de Pullman, la tête en feu de tous ces sou-  
venirs.

Tout à coup, il tombe en arrêt : son re-  
gard vient de frapper à pic sur une paire  
de bottines à bouts fins qui ressemblent  
d'une façon stupéfiante à celles qui en-  
châssaient le pied de sa bobonne, le soir  
d'avant son départ, au café Mouquin. Cette  
vision inattendue l'estomaqua positive-  
ment; mais son estomacation (pardon du  
néologisme, ô lecteurs qui parlez encore  
la langue de Racine) atteignit à des hau-  
teurs jusque là inexplorées quand il vit  
au-dessus du lit de sa voisine d'en face, le  
petit chapeau noir à l'agresse audacieuse.  
Il n'y avait pas en doute, c'était sa bo-  
bonne qu'il retrouvait en r'venant de New-  
York; aussi ce jeune indigène de Saint-  
Curtafond les Bains de Siège ne se tenait-  
il pas de joie...

Mais voilà, celle qu'il croyait être la pe-  
tite avec qui il avait soupé le soir d'avant  
son départ, au café Mouquin, était soigneu-  
sément claustrée derrière les rideaux verts  
de la compagnie, met entre les regards  
indiscrets de certaines gens et les choses  
qu'il n'est pas permis d'exhiber sur le  
Champ de Mars.

Et il se demandait s'il n'allait pas ouvrir  
crânement ces rideaux pour pouvoir cau-  
ser un peu avec sa bobonne, en r'venant de  
New-York, et, par un rapprochement ha-  
bile de ses lèvres à celles de la petite, mé-  
ler son mâle souffle à celui de l'autre,  
"Mélange pur, mélange radieux", (air  
commun)—mais le nègre était là qui décro-  
tait les chaussures en veillant sur la mo-  
rale.

Donc, rien à faire, pas le moindre petit  
beccot, eluiqui, le soir d'avant son départ,  
au café Mouquin, avait pu repaître ses  
yeux de cette satanée petite bonne-femme  
qui lui chavirait le tempérament, se rési-  
gna à ne pouvoir lui dire bonsoir, en r've-  
nant de New-York, et prit le parti de s'en-  
dormir en même temps qu'il prenait sa  
montre pour la mettre sous son oreiller.

Le lendemain matin, à son réveil, ce fils



Tél. Bell Est : 1584.

Chas. G. de Lorimier

Fleurs naturelles  
et artificielles.

250, rue St-Denis, 250

MONTREAL

SPECIALITE : Tributs floraux et funé-  
raires.

## ETUDIANTS DE LAVAL

DEPOSEZ VOS ECONOMIES A

## La Banque d'Epargne de la Cité et District de Montréal

FONDEE EN 1846

Bureau-Chef et 14 succursales à Montréal.

DIRECTEURS : Hon. J. Ald. Ouimet, Prés.; Hon.  
Robert MacKay, Vice-Prés.; H. Bolton, Robert  
Cher, Hon. R. Dandurand, G. N. Moncel, Hon. Chas.  
J. Doherty, Hon. Sir Louis Gouin, Donald A.  
Kingston, M.D., F. W. Molson.

LA SEULE BANQUE incorporée en vertu de l'acte  
des Banques d'Epargne, faisant affaires dans la  
Cité de Montréal. Sa charte (différente de celle  
de toutes les banques) DONNE TOUTE LA PRO-  
TECTION POSSIBLE à ses déposants.

ELLE A POUR BUT spécial de recevoir les épar-  
gnes, quelques petites qu'elles soient, des veu-  
veuses, orphelins, vieillards, commis, apprentis, et  
classes ouvrières, industrielles et agricoles et à  
faire un PLACEMENT SUI.

DEMANDEZ une de nos petites banques à donner  
ceci vous facilitera l'épargne. Intérêt alloué  
les dépôts au plus haut taux courant.

Nous vous réservons toujours l'accueil le plus cor-  
tois que votre compte soit gros ou petit.

A. P. LESPERANCE, Gérant

## PATTERSON & LAVERGNE

AVOCATS-PROCEUREURS

Téléph. Main 3960. 180, Saint-Jacques

M. S. Lavery à son bureau du soir à :

1 Saint-Thomas, - Longueuil.

Si les étudiants sont accusés de bris de glaces et  
d'escapades retentissantes, nous les défendrons.

## "L'ETUDIANT"

EST EN VENTE AUX DEPOTS SUIVANTS

LE RESTAURATEUR DE LAVAL, Université Laval  
LIBRAIRIE SAINT-LOUIS, 288, rue Sainte-Catherine Est  
DEOM & FRERE, 71, rue Sainte-Catherine Est  
J. PONY, 370, rue Sainte-Catherine Est  
MAISON BOLTE, 46, Sainte-Catherine Est  
BRUNEAU & MARTINEAU, 126 Saint-Denis  
L'ARCHEVEQUE & LANGEVIN, 161, Saint-Denis  
MAILLOUX & FRERES, 252 Saint-Denis

de Saint-Curtafond les Bains de Siège qui  
consentait à ne plus dormir et à ne plus  
ronfler comme une trompe d'auto, alors  
que tous les autres voyageurs étaient levés  
depuis une heure, jeta un oeil plein d'es-  
poir et de cire vers la banquette voisine.

Horreur! C'était Emmeline Pankhurst,  
qui pour dépister les agents d'immigra-  
tion canadienne, s'était déguisée en gour-  
gardine, en r'venant de New-York.

FURET.

# CHRONIQUE MUSICALE

## Deux concerts de musique

Mardi le 11 : le Quatuor Dubois.

Mercredi le 12 : Emiliano Renaud, pianiste.

—o—

Le Quatuor Dubois est assez connu dans les cercles musicaux de notre ville pour qu'on soit dispensé de le présenter. Commençons par rendre justice à ces instrumentistes en disant qu'ils sont tous quatre de vaillants artistes qui ont lutté depuis plusieurs années déjà pour introduire chez nous le goût de la musique de chambre, et ils ont bien mérité de ce chef, car—reconnaissons-le—la tâche était plutôt ingrate.

On comprend que cette musique s'adresse à un public qui possède une culture musicale assez avancée. Le caractère en est plutôt grave, sinon savant, et, mon Dieu! que voulez-vous qu'un gros monsieur qui n'a jamais pensé à rien autre chose qu'à empiler des gros sous comprenne les subtilités de développement d'une pensée musicale? A peu près rien, c'est entendu. Cela dépasse tellement son état de copie intellectuelle que ce serait vraiment miracle qu'il y entendit quelque chose. Aussi, il est inutile de récriminer contre cette gent bedonnante, malheureusement si nombreuse chez nous, et si l'on veut compter qu'il n'y a pas même ici un conservatoire digne de ce nom (un vrai!) avec classes d'ensemble, auditions régulières, etc., où ceux qui seraient susceptibles de recevoir cette culture soient à même de former le goût musical, il ne faut s'étonner de rien, tout en continuant à désirer mieux.

Le programme commence par un quatuor de Beethoven, Opus 18, No. 4, en do mineur. C'est du Beethoven "première manière", où, sans doute, on sent parfois la griffe du lion, mais pas encore la profondeur de pensée, l'ampleur de style que l'on trouve dans les œuvres de sa maturité. Ce quatuor date de l'époque de la première symphonie, nous disent ses biographes, et à ce sujet il est très curieux de remarquer la grande ressemblance dans le thème de l'andante du quatuor et celui de la partie corresse adante de la symphonie. Le rapprochement est très intéressant et très instructif: on a l'impression d'une sorte d'essai, d'une manière d'ébaucher où Beethoven aurait voulu, dans une œuvre de moindre importance, juger de l'effet de sa grande symphonie.

Le quatuor, tout intéressant qu'il soit, est pourtant beaucoup moins attachant que celui de Dvorak—Opus 51—qui était aussi au programme. Avec son Elégie et sa Romance, toutes deux d'une allure doucement plaintive, il y a comme une ambiance de tristesse répandue sur toute la musique de ce dernier quatuor qui lui donne l'attrait d'une confiance intime et attire immédiatement la sympathie de l'auditeur. Certains mélismes berceurs, en mineur, s'insinuent dans nos oreilles, nous entraînent et nous commencent leur émotion discrète et soutenue. Il n'y a qu'à se laisser aller: c'est un charme prenant qui captive.

L'interprétation de ces deux quatuors fut certainement excellente et digne de beaucoup d'éloges.

M. Dubois était le soliste dans un concerto pour violoncelle et piano de J. de Smet. Très beau, ce concerto, et très difficile d'exécution aussi. Nous connaissons le beau talent de M. Dubois, son interprétation soignée et la chaleureuse ampleur de son qu'il sait tirer de son instrument, c'est un plaisir de reconnaître qu'il est montré tout à fait à la hauteur de ce que nous attendions de lui. Nous l'en félicitons très cordialement.

—o—  
Très nombreuse assistance au concert Renaud. Nous avons rarement vu la salle Windsor aussi bien remplie pour une audition de piano. Voici un des nôtres qui, pour cette fois au moins, n'aura pas eu à se plaindre d'un manque d'encouragement, et ce n'est peut-être pas un mal que de le constater.

Programme très chargé, où il y avait du grand, du bon, du beau, et du très beau même. Etait-ce dû à la nervosité, ou à une autre cause, on ne sait, mais il est certain que Renaud ne paraissait pas du tout à son aise durant toute la première partie du programme jusqu'à la seconde Etude de Chopin, mais alors il se ressaisit subitement et quelques études même furent inter-

prêtées de façon fort remarquable.

Les trois dernières pièces: la "Legende de Saint-François de Paule, marchant sur les flots", "A la Source" et "La Campanella"—toutes trois de Franz Liszt—furent certainement, à notre avis, ce que Renaud nous a donné de mieux.

Cette légende, en particulier, est à coup sûr une fort belle et grande chose, toute pleine d'ardeur mystique, débordante de grandeur passionnée, et où la puissance d'évocation acquiert une telle force qu'on perd de vue le seul instrument sur lequel tous ces efforts sont obtenus pour ne penser plus qu'à la majesté du tableau qui se déroule devant soi. Ce n'est pas un mince mérite que d'être capable de rendre justice à une telle pièce, et nous ne croyons pas pouvoir faire de meilleur compliment à Renaud, que de dire qu'il n'a pas été inférieur à la tâche.

Avant de terminer, il faut pourtant faire une petite chicane à l'impresario du concert, et lui demander si vraiment, lorsque au moins les quatre-cinquièmes de l'auditoire sont de langue française, cela ne vaut pas de nous donner des programmes imprimés en français. Serait-ce plus difficile à écrire?  
EN SOURDINE.

## Un médecin du vieux temps

En septembre 1601, au moment où le roi Henri IV lui confia son fils qui venait de naître, Jean Héroard avait environ cinquante ans. Nous ne connaissons sa vie antérieure que par les diatribes latines d'un confrère peu charitable, comme il s'en trouve même dans la carrière médicale. On dit donc que, piètre étudiant à l'Université de Montpellier, il s'était enrôlé comme simple soldat dans l'armée de Coligny; mais qu'à la bataille de Moncontour, saisi de frayeur, il s'était enfui à toutes jambes jusqu'à Montpellier où il avait repris ses études.

Quelque temps après, dénué de tous moyens d'existence, il battait le pavé de la capitale. Un de ses amis le rencontre et le présente à Ambroise Paré, qui justement cherche pour le roi un apprenti vétérinaire. Ambroise Paré l'introduit auprès de Charles IX: "Sire, lui dit-il, je vous amène, ainsi que vous me l'avez commandé, un futur médecin de cheval". C'est alors qu'Héroard se mit à écrire son Hippologie ou Traité d'anatomie chevaline. Il devint plus tard médecin du roi Henri III et garda ses fonctions sous Henri IV.

Attaché à la personne du petit dauphin, il manifesta dès le premier jour pour cet enfant une affection paternelle et touchante, ou pour employer ses propres termes "la tendre et cordiale passion que naturellement les pères ont pour leurs enfants".

Cet homme à cheveux blancs et à barbe blanche que le dauphin, dans ses colères puériles appelait l'"homme de neige", était redevenu enfant pour mieux remplir son important ministère. "Il faut, disait-il, dans son livre de l'Institution du Prince, il faut bégayer avec les petits enfants, c'est-à-dire s'accommoder à la délicatesse de leur âge".

Il avait pour le jeune dauphin le dévouement d'un bon chien de garde.

Il assistait aux repas de l'enfant et devait souvent résister à ses caprices. Parfois il feignait de vouloir s'en aller, ordonnait de préparer son carrosse. Alors, tout pleurant, le dauphin le suppliait de rester encore. Et la paix était faite.

On comprend bien que le futur roi n'ait pu se passer de lui. Jamais il ne devait trouver un plus fervent admirateur. Héroard s'exaltait continuellement sur "la mémoire incroyable" de son petit client. "Il écoutait tout, dit-il, et tout ce qu'il entendait lui demeurait en l'entendement." Il nous dit fort sérieusement qu'avant l'âge de trois mois cet enfant commençait à parler. Je cite: "12 décembre 1601. La nourrice lui demande en montrant le médecin: Qui est cet homme-là?—Il répond en jargonnant et aisément: "Eouad". Et le bon médecin croit que c'est arrivé.

Aussi n'omet-il aucun détail de cette vie précieuse. Nous savons que le 15 avril 1602 le dauphin eut sa première dent. Hé-

(Suite à la 4ème page)

TEL. BELL EST : 4853.

## BRUNEAU & MARTINEAU

COSTUMIERS, DECORATEURS,

TABACS, CIGARES, PIPES, ETC., ETC.

SALON DE TOILETTE. 126—SAINT-DENIS—126.

## THEATRE NATIONAL-FRANÇAIS

TELEPH. EST : 1736.

SEMAINE DU 17 NOVEMBRE 1913.

### LE ROI

par R. de Flers et G. A. de Caillavet.

## THEATRE CANADIEN-FRANÇAIS

TELEPH. EST : 5219.

SEMAINE DU 17 NOVEMBRE 1913.

### DENIS LE PATRIOTE

par L. Guyon.

## THEATRE DES NOUVEAUTES

TELEPH. EST : 7056.

SEMAINE DU 17 NOVEMBRE 1913.

### LE ROI

par R. de Flers et G. A. de Caillavet.

## LIBRAIRIE SAINT-LOUIS

Papier, livres, journaux, jouets, impression et reliure, etc., etc. Cadeaux pour les fêtes, calendriers de fantaisie, agendas et almanachs pour 1914.

Téléph. Bell Est 2660.

288 Sainte-Catherine Est, près Saint-Denis.

## FOURRURES

EN GROS ET EN DÉTAIL

Nous invitons toute personne et tout étudiant ayant besoin de fourrures pour cet hiver à venir examiner les jolis modèles que nous exposons dans nos salons.

Etudiants, achetez vos bérêts.

## Chas. Desjardins & Cie

LIMITÉE

130, RUE ST-DENIS, 130

## HABITS BLANCS

POUR MEDECINS, DENTISTES, ETC.

faits d'avance ou faits sur mesure

Tous les genres et toutes les grandeurs.

## THE MONTREAL TRADE SUPPLY CO.

30—SQUARE CHABOLLEZ—30

Téléphone Bell Main : 1683-7816

## EAU DE RIGA

NOVEMBRE

12 mois pernicieux! tu nous déséquilibres le cerveau, l'estomac, les muscles et les [fibres]

L'eau de Riga combat toute congestion; sûr est son résultat, prompt est son action.

## Habits de "Gala"

A LOUER

Spécialité chez le tailleur fashionable

## Marc A. BRODEUR

13, NOTRE-DAME EST

TEL MAIN 1881

Je loue, je vends et j'achète des habits noirs. J'échange aussi pour un habit neuf un habit devenu trop petit, mais encore en très bon ordre. J'ai toujours un assortiment complet de ces habits pour toutes les occasions où l'habit noir est de rigueur: soirées, bals, banquets, mariages et funérailles.

Chapeaux de soie (hauts de forme) à louer. N'oubliez pas de me garder votre commande pour votre prochain complet.

LIVRAISON PROMPTE A DOMICILE

Edifice "ROYAL TRUST"

107, rue Saint-Jacques Tél. Main : 1952  
Chambre 504.

## ALDERIC BLAIN, B.A.L.L.L.

Avocat

de BEAUBIEN & LAMARCHE

Bureau du soir :

1040B EST, RUE SAINTE-CATHERINE  
Téléphone Est 6380

Tél. Est : 1798.

Ouvert le soir

## F. M. CURRAN

CHAPELIER

2 MAGASINS : 352, Sainte-Catherine Est.  
1104, Ave. Mont-Royal Est.

UN SEUL PRIX : \$1.50

Bienvenue aux étudiants

## JEAN GERACIMO

320, RUE SAINTE-CATHERINE, 320

près de la rue Saint-Denis.

Le restaurant populaire où les Etudiants de Laval reçoivent le plus chaleureux accueil. Qu'on se le dise!

TEL. BELL EST : 4683

## MAISON BOLTÉ

ANGLE DES RUES SAINTE-CATHERINE ET ST-JUSTIN

N'oubliez pas l'Imprimerie Parisienne, cartes de visite et d'affaires, aux plus bas prix.

MM. les Etudiants trouveront de bons cigares pour eux et d'excellents chocolats pour "elles".

Téls : Est 799-4928

LA

## PÂTISSERIE FRANÇAISE

176,—RUE SAINT-DENIS,—176

Tous les jours de 4½ à 6½ hrs, concert dans notre salon de thé.



## L'EXILÉE, 4 actes

de Kistemaekers,

### Au National

### Le coeur dispose

3 actes de F. de Croiset,

### Aux Nouveautés.

### Au National

C'est un gentil conte de fées que cette ébauche dramatique d'une élégance imprévisible et d'un illogisme qui ne demande aucune justification puisque tout l'intérêt consiste en une enfilade de scènes romanesques, tragiques ou sentimentales.

C'est donc un gentil conte et rien de plus.

Dans une contrée imaginaire, une charmante princesse mariée à un vilain tyran, habite un sombre château couleur d'orage.

Dans la désolation de cette contrée impériale terrorisée par ce méchant prince "en pain d'épice" la pauvre petite Gina — c'est le nom de la charmante princesse — entrevoit l'attraitante "lumière de bonheur" que fait naître l'amour.

Où, elle aime tendrement et chaste ment un jeune précepteur français, venu en ce pays lointain par pure amitié pour le prince Léopold, son camarade d'étude.

Malheureusement, ce jeune précepteur français se laisse embobeler par une jeune française qui a un joli brin d'audace, une gracieuse témérité et une figure agréable. La charmante princesse sera gravement affligée quand elle apprendra cette liaison.

Si cruelle sera sa douleur qu'elle en perdra la vue.

Grâce aux bons soins d'un vieux docteur grincheux, la guérison sera prompte, mais la malheureuse Gina n'en fera rien voir.

Elle profitera de ce qu'on la croit toujours aveugle pour surprendre une touchante scène d'amour entre le jeune français et la petite française. Elle assiste à l'agonie de ses espoirs. Les baisers qu'échangent les deux amants la meurtrissent douloureusement.

Puis, écrasée par l'irréparable, elle leur apprend en sanglotant qu'elle sait tout, qu'elle ne leur en veut pas, et qu'ils peuvent s'en aller ensemble vers le bonheur.

Sur ces entrefaites, éclate une révolution terrible qui dévaste le royaume. Le vilain tyran est tué dans la bataille et l'on donnera la couronne constitutionnelle au bon prince Léopold qui renoncera à la morphine pour se consacrer au bien-être de son peuple.

La charmante petite princesse, désormais malheureuse et chassée des terres fortunées où les coeurs aimants goûtent la joie de vivre, restera seule avec une vieille amie dévouée, sentimentale et bavarde.

Le conte est fini et comme je ne suis pas Scheherazade vous me permettez d'aller me coucher.

Mme Vhéry exprime avec émotion, la détresse et la dignité d'une princesse et la souffrance éperdue d'une femme torturée dans sa passion.

Mme Demons pare la figure de Jacqueline d'un enchantement de jeunesse et d'amour.

M. Lombard a dessiné une image intéressante d'un prince brutal et fanatique.

M. Scheler nous donne un précepteur élégant, d'une légèreté aimable et d'un caractère vaillant.

M. Cerey personifie le conseiller d'Etat d'une insensibilité glaciale.

M. Darnay est un prince veule et M. Fillion un savant rustaud.

SCAPIN.

### ENDURANCE DE NOS PIOUS-PIOUS

Ceux qui ont lu "La Presse" sont dispensés de lire ces lignes, car, semble-t-il, ils n'ont plus rien à connaître sur le sujet. "L'organe des Canadiens-Français" leur a appris, en effet, la longueur du trajet à parcourir, le poids que chaque soldat de voit porter, le nombre de spectateurs attroupés le long de parcours, et une foule

### Aux Nouveautés

On s'est plu à élaborer la généalogie de cette comédie élégante qui dissimule sous son aimable humeur et son dialogue enjoué une observation avertie des moeurs contemporaines.

Les critiques des grandes feuilles parisiennes ne s'accordent point sur les origines de ce Robert Levallier, le jeune héros de la pièce de M. de Croiset.

Les uns prétendent qu'il est le frère de lait de Fantasio et qu'il fait partie de cette troupe d'adolescents avides et "inquiets" de ce trouble et magnifique dix-neuvième siècle, dont les aventures ont nourri sa songerie et formé son rêve de l'existence... Car son rêve n'est pas moins lyrique et moins sublime que celui de Fantasio... C'est toujours l'impatience d'être, de s'élever au-dessus de sa destinée et de sa condition...

Robert veut réussir et il l'avoue. Il pense que le succès appartient à qui sait le conquérir. Mais il apporte à cette conquête une âme chevaleresque et probe.

Sa conduite démentit fièrement tous ses calculs intéressés. Contrairement à ses prévisions, il obéit à son coeur honnête et franc pour déjouer les secrètes manigances d'un homme d'affaires malhonnête et d'un baron intrigant et louche.

Les autres prétendent que cet ardent secrétaire est de la même branche cadette que le jeune homme pauvre de Feuillet, et le Roger de Pailleron. On a même essayé de le faire remonter à Marivaux. Vous voyez qu'on lui a composé une noble et aristocratique famille. Quoiqu'il en soit, il est certain que ce genre de comédie remet "en circulation" les procédés de l'école de Scribe. Ce qui permet de supposer que la littérature gracieuse d'il y a soixante ans va revivre, affublée du costume et du langage modernes. "Il y aurait ici l'occasion d'une étude curieuse : comment un sujet identique, à cinquante ans d'intervalle se transforme avec le changement des moeurs, des habitudes et des opinions"... C'est pourtant vrai qu'il y aurait l'occasion d'une étude curieuse!

Mais ce serait très long; aussi j'ai résolu de n'en rien faire.

Je suis très embarrassé d'avoir à juger l'interprétation de cette comédie, vu que, mardi soir, les rôles étaient assez mal appris, et que les artistes prenaient terriblement du souffleur. Il est évident que la chasse à la réplique paralyse toujours le jeu d'un acteur en fournissant aux spectateurs le double plaisir d'entendre la pièce récitée par l'honnête citoyen qui est sous la cloche et les interprètes qui reprennent la phrase qui leur monte aux oreilles.

En dépit de ce léger contretemps, je puis dire que Mme Briant a dessiné un portrait fort attrayant de la jeune fille moderne, spirituelle, éprise de beauté, volontaire, mais tendre et amoureuse.

M. Robi a silhouetté un Robert Levallier sincère et intelligent.

M. Roman a fait de Faloize, un bon vieux sculpteur un peu rabougri, mais foncièrement sympathique.

M. Darcy a fait une composition très adroite de Paraineaux, l'homme d'affaires sans crupules.

Les autres rôles peu importants sont bien rendus.

SCAPIN.

d'autres choses.

Cependant bien que le service d'informations de la "Presse" soit plus perfectionné que le nôtre, il est une chose qu'elle n'a pas dite à ses lecteurs: c'est que les moins harassés de nos pious-pious furent précisément ceux-là qui portaient les chaussures de l'ami Dussault, coin Saint-Denis et Sainte-Catherine, et que si tous les eussent portées, il n'y aurait pas eu de trainards.

## La Renaissance Allemande

(Suite de la première page)

large; l'autre planche oui a les mêmes dimensions représente "le Char triomphal de l'empereur".

Dès un voyage en Belgique et en Flandre où il est reçu par les peintres et les savants les plus illustres, Dürer rentre dans sa vieille maison de Nuremberg, avec une grande renommée et une très petite fortune. Durant les quelques années qui lui restent à vivre, il apporte au travail une moindre énergie, car si son esprit conserve toute sa vigueur de penser, il traîne cependant un corps miné par la maladie. Cette misère physique, ajoutée à la crise morale qu'il traverse, achève de le briser. En effet, il avait retrouvé sa ville natale entièrement métamorphosée. La Réforme y avait fait des progrès immenses. Comme il avait été, dès le début, un fervent de Luther, il suivit l'exemple général, ne voyant dans la Réforme, qu'une tentative de ramener l'Eglise à la simplicité des temps évangéliques. Mais quand il vit ses élèves et ses amis accusés d'athéisme, son esprit pondéré et son coeur profondément attaché aux croyances de sa jeunesse s'effrayèrent des conséquences qu'il n'avait pas su prévoir. Deux ans avant de mourir, il exécuta l'oeuvre capitale de sa fructueuse carrière: "Les quatre apôtres", qui peut être considérée comme son testament artistique et philosophique. Dürer expira subitement, le 16 avril 1628. S'il eut, avant de rendre l'âme, un instant de lucidité, il put se rendre le témoignage d'être toujours resté fidèle à "son instinct supérieur, à l'héroïque ardeur qui l'avait poussé à scruter patiemment le sens de la vie et le mystère de l'être".

Dessinateur et graveur, Dürer n'a pas connu la valeur musicale des tons. Le dessin est son vrai langage. Son style impétueux et serré, déconcerte de prime abord. Ce qui frappe avant tout c'est sa bizarrerie pittoresque. Sans être étranger à la grâce, il lui préfère la violence et la rudesse. Dans sa manière de traiter la figure humaine, il semble n'avoir jamais cherché l'élégance et la beauté; son effort tend à rendre avec fidélité la nature plutôt qu'à l'idéaliser. Pénétré du génie de sa race, il s'attache aux détails et par les détails minutieusement rendus, s'élève aux grandes vues d'ensemble. Cette recherche du détail a fourni au grand artiste allemand l'occasion d'enfermer dans son oeuvre l'image vivante de son temps. L'Allemagne de l'époque est y est tout entière consignée, avec ses paysages, ses villes, ses fêtes, ses costumes. Il nous présente une humanité

pleine de frissons et de désirs derrière laquelle apparaît cet autre monde de l'au-delà qui est le décor fixe sur lequel se projettent l'ombre de nos mouvements et le néant de nos puériles agitations.

Dürer a donc été l'interprète du lyrisme de l'âme allemande qui avait déjà trouvé son expression dans le lied populaire. Ce que chantait la voix dans ces tristes mélodies, le graveur a voulu le rendre par le burin. Cet amour de la nature, il le manifeste dans le respect et la fidélité qu'il apporte à reproduire les spectacles qui le séduisent.

A son art se mêle un peu de science. L'artiste est doublé d'un naturaliste et d'un géologue. Comme il a besoin d'approfondir ce que ses yeux ont embrassé d'un seul regard, il s'agenouille et copie avec tendresse la fleur, le brin d'herbe et l'insecte.

Le christianisme est l'essence même de son génie et ni l'humanisme, ni la Réforme, ni la correspondance de Luther, ni l'amitié d'Erasmus ne purent en troubler la source abondante et pure. C'est elle, cette source faite de pitié et de mélancolie qui traverse toute son oeuvre en créant l'ombre des pensées lourdes et les envolées de lumière des suprêmes espérances.

J.-B. D.

## Un médecin du vieux temps

(Suite de la 3ème page)

roard envoya M. Guérin son apothicaire en porter la nouvelle au roi à Fontainebleau. Autre date: le 9 octobre 1603 l'enfant qui vient d'avoir deux ans "fait l'opiniâtre et est fouetté pour la première fois". Héroard reproduit avec un très grand scrupule la prononciation du dauphin, prend copie de ses lettres, ne nous fait pas grâce d'une faute d'orthographe. Il est ravi de constater que l'enfant a des dispositions pour le dessin. Surtout il est fier d'être aimé de ce marmot. Le 3 novembre 1603 il écrit: "On lui demande: Monsieur, où aimez-vous mieux aller, ou au jardin ou à la chambre de M. Héroard? Il répond: A Héroard. Il me fait l'honneur d'y venir, entre gaieusement, me tendant la main". Un tel honneur valait bien quelques petits cadeaux.

Tant qu'il vécut, le médecin suivit son roi et ne cessa pas d'écrire. Mais à partir de 1620 les observations sont plus brèves et l'on voit apparaître des formules nouvelles: "J'ai appris que... — Je ne sais pas... — Je n'y étais pas..."

Une main étrangère nous apprend qu'il mourut le 11 février 1628, devant l'Allochelle, au service du roi son maître, visité en sa maladie par Sa Majesté et recouvert après sa mort par Sa dite Majesté en ces paroles: "J'avais encore bien besoin de lui". (Extrait de la conférence faite le 2 novembre par M. Gautheron).

## POLITIQUE AMERICAINE



ELLE.—Qu'est-ce que vous pensez de la question des Tarifs?

LUI.—Hum!... Notre professeur d'Economie Politique a oublié de nous parler de celle-là...